

AURÉLIE

Un soir, il arriva :

« Je les ai vus, il dit.

— Viens vite », dit César. Et il le tira chez le boulanger.

« Je les ai vus, dit encore Maillefer.

— Où ? Qu'est-ce qu'elle fait ? Comment elle est ? Elle a maigri ? Qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

— Patience », dit Maillefer.

Il sortit ; il entra chez lui, il vida son carnier sur la table. Le boulanger, César, Massot, Benoît et le Taulaire, tout ça l'avait suivi. On ne demandait rien, on savait que ce n'était pas la peine.

Il vida son carnier sur la table. Il y avait de l'herbe d'eau et puis quatorze gros poissons. Il les compta, il les vira dessus-dessous ; il les regarda. Il chercha dans l'herbe. Il fouilla son carnier. Il tira à la fin un tout petit poisson bleu de fer à mufle jaune et tout rouillé sur le dos.

« Une caprille, dit-il. Tu me la mettras sur le grill et, ne la vide pas, c'est une grive d'eau. »

Il se tourna vers tout le monde.

« Alors ? dit-il.

— Alors, à toi », dit César.

Il raconta qu'étant planté dans le marais, à sa coutume, et juste comme il guettait cette caprille — un poisson rare, et ça fait des pertuis à travers les ose-raies pour aller dans des biefs perdus, et ça saute sur l'herbe comme des sauterelles, et ça s'en va sur les chemins comme des hommes pour changer d'eau —, bref, juste comme il guettait cette caprille, il avait entendu, comme dans l'air, une pincée de petits bruits follets.

« Des canards ? je me dis. Non, pas des canards.

Des râles ? je me dis. Ça pointait et ça roulait pas comme des râles. Non, pas des râles. Des poissons-chiens ?...

— Elle chantait ? dit le boulanger.

— Patience, dit Maillefer, tu es bien pressé ! »

Oui, il avait entendu une chanson. A la longue, on pouvait dire que c'était une chanson. C'était le grand silence partout dans le marécage. Il ne pouvait y avoir dans les marais rien de vivant à cette heure que les poissons, le vent d'été et les petits frémissements de l'eau. Aurélie chantait. Maillefer pêcha la caprille par un coup spécial du poignet : lancer, tourner, tirer. Il fit deux, trois fois le mouvement sous le pauvre œil du boulanger.

Après ça, Maillefer marcha. L'air frémissait sous la chanson d'Aurélie. Il se mit à guetter ça comme le frisson d'une truite qui sommeille, qui se fait caresser le ventre par les racines du cresson : un pas, deux pas, ça ne clapote pas sous le pas de Maillefer, il a le coup pour tirer la jambe et il sait enfoncer son pied l'orteil premier ; l'eau s'écarte sans bruit comme de la graisse. C'est long, mais c'est sûr.

Il trouva d'abord un nid de pluviers. La mère était sur les œufs. Elle ne se leva pas, elle ne bougea pas même une plume. Elle regarda Maillefer en clou-sant doucement. Il trouva après un plonge de saurisson. Les poissons-femmes étaient là au plein noir du trou, avec des ventres blancs, gonflés d'œufs et qui éclairaient l'eau comme des croissants de lune.

Il fit le tour du trou sans réveiller un saurisson.

Il entendait maintenant bien chanter et, de temps en temps, le berger qui disait :

« Rélie ! »

Et, après ça, il y avait un silence. Maillefer ne bougeait plus, puis, au bout d'un moment, la voix reprenait et Maillefer se remettait à marcher à travers le marais.

« C'est une île, dit-il.

— Une île ? dit César.

— Oui, une île.

— Où ? dit Massot.

— Dans le gras de l'eau, juste en face Vinon. »

Le berger avait monté une cabane avec des fascines de roseau. Aurélie était couchée au soleil, toute nue sur l'aire d'herbe.

« Toute nue ? » dit le boulanger.

Maillefer se gratta la tête. Il regarda ses poissons morts sur la table. Il y avait une femelle de brochet. Elle devait s'être servie de tout son corps pour mourir. Sur l'arête de son ventre, entre son ventre et le golfe de sa queue, son petit trou s'était ouvert et la lumière de la lampe éclairait la petite profondeur rouge.

« Elle faisait sécher sa lessive », dit Maillefer, pour excuser.

~~in am...~~
~~...~~
DURANCE, PLAINE

1

La Durance est dans la plaine comme une
branche de figuier. Souple, en bois gris, elle
est là, sur les prés et les labours, tressée autour

des islettes blanches. Elle a cette odeur du
figuier : l'odeur de lait amer et de verdure.
Elle a tant emporté dans ses eaux de terre à
herbe, de terre à graine, de poids d'arbre; elle
a tant broyé de feuillages, tant roulé de grands
troncs sur son fond sonore, tant enchevêtré de
branchages dans les osiers de ses marais qu'elle
est devenue arbre elle-même, qu'elle est là,
couchée sur la plaine comme un arbre; elle -
avec son tronc tors, avec l'Asse, et le Buech, et
le Largue, et tant d'autres, tous écartés comme
des branches - elle porte les monts au bout de
ses rameaux.

La plaine descend, rapiécée de labours entre
les luzernières, avec, de loin en loin, les grands
ourlets d'un ruisseau sous les arbres. Les
fermes sont éparpillées sur les roches et sur les
limons. Les paysans du bas pays, les plainiers
le savent. Il y a, à travers la plaine, un grand
banc de roches agglutinées, bosselé comme du
fer battu et aussi dur. Pour les fermes qui y
sont dessus, c'est, malgré le travail, et la sueur,
et les jurons, et les yeux éperdus jetés aux

Dinard

quatre coins du ciel, c'est la pauvreté et le pain dur, et la vaste table toujours vide, et la femme qui s'assèche dans son reproche muet. Pour les fermes assises dans le limon comme des truies dans la boue, c'est la graisse et les grands pots dans le placard, et les pétrins au couvercle en oblique, et l'inquiétude pour le plancher fatigué des greniers. Dans celles-là, les femmes sont ballottantes de chair comme construites d'eau, comme de l'eau dans des outres d'étoffes. Certes, on peut boire encore au regard de leurs yeux parce que la race est bonne, au fond, mais c'est une eau à goût plat. Les filles vont aux collèges des villes et demandent : « Ou'est-ce que c'est ? » en désignant les faucilles. Les garçons ont des pieds sournois et chassent au fusil de luxe de pauvres bêtes terrifiées. Mais par les grandes et longues nuits de l'an, quand la force de la terre est là-dessous toute bandée au ras du gel, la ferme des limons craque soudainement comme une mauvaise barque sous son poids d'or sec. Et puis, ça, je le sais pour l'avoir vu : le fils des terres pauvres vient à l'orée de

son champ plat. Il a de beaux cheveux en feuilles d'ache, une peau comme l'abricot, des mains saines, la bouche juste et le large moulin à vent de sa cervelle pour faire marcher la bouche. Alors, la fille des terres riches pleure en griffant son étreidon. La fille des terres pauvres va à la ville en souliers plats, mais son corps est nerveux comme une hampe d'iris; son visage est plus beau que les fleurs; elle chante une vieille chanson de berger où il est question de montagne et d'étoile. Alors, le fils des terres riches gratte le bouton qu'il a au coin de sa bouche.

Ainsi, la plaine descend avec sa charge de vie, et puis, là-bas, elle jette une écume d'arbre contre le rocher de Mirabeau; elle tourne; on ne la voit plus.

2